
Avant-propos

Francis Dubost



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlr/2742>

DOI : 10.4000/rlr.2742

ISSN : 2391-114X

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 10 juillet 2014

ISSN : 0223-3711

Référence électronique

Francis Dubost, « Avant-propos », *Revue des langues romanes* [En ligne], TOME CXVIII N°2 | 2014, mis en ligne le 10 juillet 2014, consulté le 27 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rlr/2742> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rlr.2742>

Ce document a été généré automatiquement le 27 septembre 2020.



La *Revue des langues romanes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Avant-propos

Francis Dubost

- 1 Même en réduisant le champ au Moyen Âge roman, la question de la représentation du désir conduit à explorer un vaste espace imaginaire qui couvre à peu près tous les genres littéraires, constitués ou naissants. Il a donc fallu opérer des choix, toujours discutables, tout en assurant à ce thème omniprésent une couverture aussi large que possible, dont ce propos introductif ne pourra qu'esquisser les contours. Inlassablement, nous devrions interroger les textes depuis les premiers troubadours jusqu'à Pétrarque ou Guillaume de Machaut son contemporain, et encore au-delà : des chansons de femmes aux ressassements du sombre Tristan, de l'ouverture tragique de l'*Énéas* au *Jehan de Saintré* où s'abîme le mythe de l'amour unique, en passant par les romans de Chrétien, quelques récits du XIII^e siècle, le *Lancelot-Graal*, le *Perlesvaus*, *Galeran de Bretagne*, *Sone de Nansay*, entre autres.
- 2 À prendre les choses avec du recul et dans leur plus grande généralité, en considérant également que la littérature médiévale n'a pas vocation à exprimer directement le réel social ni le réel intime, on pourrait distinguer six ensembles principaux qui cerneraient approximativement le champ du désir tel que le Moyen Âge a pu se le représenter. L'ordre de cette présentation correspond peu ou prou au degré d'élaboration de la pulsion élémentaire considérée comme le noyau du désir.
- 3 1) Le registre de la faim : le désir ou besoin de manger et de nourrir sa famille. Il concerne essentiellement le monde d'en bas, celui qui n'a jamais la parole. Sa figure littéraire emblématique est Renart, qui par ailleurs n'a rien du « vilain ».
- 4 2) La sphère de l'Éros, dont la palette d'expression est très riche, depuis l'inconvenance provocatrice de certains fabliaux, la débauche affichée ou dissimulée attribuée à quelques femmes, la brutale sauvagerie du violeur ou sa terrifiante patience parfois, jusqu'à la délicatesse du chevalier courtois, adepte respectueux d'un art d'aimer où le désir de l'amant inclut fidélité, loyauté, patience, discrétion, oubli de soi... en passant par les désirs désespérés, les désirs muets, les désirs retenus, ou ceux qui relèvent d'une « sensibilité oubliée » (l'expression est de C. Stephen Jaeger), telle l'amitié passionnée que Galehaut porte à Lancelot. Faudrait-il distinguer entre amour et désir ? On pourrait peut-être s'en abstenir en songeant que saint Augustin, qui avait une longue expérience

en la matière, les associe souvent sans les placer toutefois en situation d'implication réciproque : certes, l'amour est *appetitus*, mais, une fois satisfait, ce dernier ne devient pas nécessairement de l'amour. Selon l'objet auquel s'attache cet « appétit », on trouve dans les *Confessions* une hiérarchie de l'amour, qui s'élève de la *cupiditas* à la *dilectio*. Compte tenu de la discrétion extrême des auteurs en langue vulgaire, lesquels, sur la représentation du désir, pratiquent volontiers l'ellipse ou l'allusion et qui, pour les plus ardents d'entre les troubadours, s'arrêtent à l'évocation du corps sans voiles de la dame sur le mode de l'irréel, on pourrait s'en tenir à l'estimation « basse » donnée par Georges Duby, l'historien des mentalités :

Il ne faudrait pas se méprendre : ce que les écrits de ce temps [XII^e siècle] nomment « amour », en latin ou dans les dialectes, est tout simplement le désir, le désir d'un homme, et ses prouesses sexuelles. Même dans les romans que l'on dit courtois (*Le Chevalier, la femme et le prêtre*, Hachette, 1981, p. 234).

- 5 3) Le domaine de la prouesse chevaleresque : le désir du héros, exacerbé par le code de l'honneur, la recherche du *los* et du *pris*, voire le titre de « meilleur chevalier du monde ».
- 6 4) La *libido sciendi*, le désir de voir, de savoir et de faire savoir, connaître, explorer, prédire : Alexandre, pour la connaissance du monde, Merlin, pour la connaissance des choses cachées, et ses élèves, Viviane et Nivienne, qui ont beaucoup de choses à cacher et le désir d'un importun à neutraliser. Désir de voir les merveilles qui lance le chevalier dans l'errance aventureuse...
- 7 5) Les registres du sacré, désir du ciel, désir de Dieu : désir qui porte et transporte les saints, les martyrs, les mystiques, le quêteur du Graal, Galaad par exemple animé du seul espoir d'accéder à la vision suprême, *visio Dei*, accompagnée de la révélation des origines sous l'effet de la grâce.
- 8 6) Une sixième catégorie plus difficile à caractériser d'un seul mot serait représentée par « le désir de l'artiste » ou plus largement « le désir d'écrire ». Le désir de faire œuvre belle, plaisante, agréable à voir et à entendre, profitable aussi dans l'ordre du bon gouvernement de soi. L'acte d'écrire, le souci de dire et de représenter permet peut-être d'accéder à la forme sinon la plus ambitieuse du moins la plus élaborée du désir. Il ne s'agit pas seulement ici des intentions plus ou moins convenues que les auteurs affichent dans les prologues et leurs proclamations d'excellence. Il faudrait inclure aussi dans cette section les désirs qui, soutenus ou non par des éléments de métalangage, peuvent se manifester au sein de la diégèse. Désir du clerc d'organiser un spectacle hautement divertissant dans les *Trois aveugles de Compiègne*, désir du narrateur, dans *Le Bel inconnu*, d'infléchir le récit dans tel ou tel sens selon que son amie répondra favorablement ou non à ses propres désirs. Par quoi la sixième catégorie rejoint la deuxième, comme elle peut aussi bien rejoindre la première, Renart étant souvent animé du désir de jouer un bon tour, qu'il s'agisse ou non d'apaiser sa faim ! Et qui met en scène de façon farcesque les songes du *biau descouneü* au moment de franchir le seuil de la chambre où l'attend l'initiation érotique.
- 9 La caractéristique de cette présentation est, on le voit, d'être fort approximative. Son intérêt se borne à poser quelques balises dans l'espace du désir médiéval. Une description un peu plus affinée se devrait d'être plus complète. Ainsi le désir de vengeance n'a pas été mentionné, alors qu'il joue un rôle très important dans la narration médiévale. On considérera qu'il relève aussi bien de la sphère héroïque (*Raoul de Cambrai*, *Les Quatre fils Aymon*, *La Geste des Lorrains*, etc.) que de la sphère de l'Éros (le

personnage de Médée, les légendes du « cœur mangé », Yonec, Équitan, Perlesvaus, *La Vengeance Raguidel*, etc.) et même de la « renardie ». Ensuite, il conviendrait d'insister sur les interférences entre les différentes catégories considérées. Sauf exception, voisine de la caricature – on songe par exemple au chevalier Giflet du *Bel inconnu* –, aucun chevalier de premier plan ne se réduit à l'une ou à l'autre de ces catégories dans la perception et la formulation des désirs qui l'animent. Un texte est d'abord un tissage (*textus*), un entrelacs de désirs qui souvent entrent en conflit. Roland n'est pas seulement le prototype de l'homme de guerre engagé corps et âme au service de son seigneur et de son Dieu ; il porte également en lui, exacerbé jusqu'à l'aveuglement, le souci de sa réputation, de la construction de son être héroïque, de l'image que la postérité retiendra de son comportement, de sa gloire que diffuseront les chansons de geste inspirées par ses exploits ; plus secrètement peut-être, il porte aussi en lui la nostalgie de France la « douce » et de la douce amie qu'il espère épouser. De même, Merlin n'est pas seulement le prophète du monde arthurien ou le faiseur de rois tel que le présente Robert de Boron. Les continuateurs feront de lui un être de désir, perdu par la concupiscence. Par ailleurs, adaptant Geoffroy de Monmouth, Robert Wace avait rappelé qu'à l'origine de la légende arthurienne, il y avait un enfant, un bâtard royal, fruit d'un désir impérieux dont l'accomplissement fut favorisé par la magie de Merlin. Les clercs s'efforceront ultérieurement de donner à l'acte sauvage et prédateur du roi Uter une légitimité religieuse et morale, et même une légitimité politique avec Robert de Boron, mais, avant de devenir acte dynastique, l'acte fondateur fut un acte de pur et brutal désir. À creuser quelque peu le terreau des origines lointaines, l'archéologie du texte mettrait probablement en relation cet événement avec le mythe du bâtard divin associé à celui de la naissance du héros. Surdétermination lointaine qui estompe l'efficiencia des désirs humains.

- 10 La sphère de l'Éros est donc infiniment plus complexe que ne le laisse supposer cette approche. Elle recouvre tous les âges de la vie, depuis les enfances de l'amour jusqu'aux désirs hors de saison qui s'emparent parfois de quelque « ancien ». À propos du désir des *juvenes*, de ses jeux de masques et de miroirs dans le roman idyllique médiéval et de l'imbrication des désirs naissants, on se reportera à la belle étude de Marion Vuagnoux-Ulhig, *Le couple en herbe...*, qui recoupe exactement notre propos. Quant au désir hors de saison éprouvé par un vieillard pour une jeunesse, il est dénoncé un peu partout. Le thème récurrent de la jeune fille « donnée » contre son gré par son père à un vieux mari qui lui fait horreur, nourrit la fiction littéraire en vers comme en prose. Ce sujet se prolongera sur toute la durée du « long Moyen Âge », et bien au-delà dans les sociétés bourgeoises. La longue résistance à admettre la légitimité du désir trouve bien sûr des échos contestataires un peu partout, dans les œuvres d'imagination fondées sur le refus du mariage de type féodal comme dans les protestations en forme de charivari, dont les illustrations du *Roman de Fauvel* se font l'écho. Stérile dans le mariage imposé, la jeune femme ne tarde pas en revanche à mettre au monde l'enfant du désir, conçu avec son ami de cœur, ou son amant féérique : Yonec, Tydorel, Caradoc (le jeune) fruit de l'amour adultère de la reine Ysave et de l'enchanteur Éliavré dans la *Première Continuation*, etc.
- 11 Sur la question du désir, il y a incontestablement une alliance idéologique entre les récits portés par les langues vernaculaires et l'horizon d'attente tel qu'il se dessine chez leurs lecteurs. Cette alliance vise à l'exaltation du désir lorsque ce dernier correspond à une certaine conformité naturelle et sociale qui reste à définir, et condamne les modes archaïques de formation des couples tels qu'ils sévissaient dans l'ordre ancien :

mariages imposés, stratégies matrimoniales de toutes sortes. Exemple de cette tendance, *Le Vair palefroi*, avec la scène nocturne du cortège nuptial ramené à sa destination naturelle selon les voies du désir légitime et partagé. Légitimité consacrée par le dénouement qui réunit les amants injustement séparés en organisant la conjonction de circonstances favorables (ivresse du guetteur, erreur sur l'heure du départ, somnolence de l'escorte, « mémoire » du palefroi, complicité des éléments et du décor nocturne). Tout semble suggérer l'œuvre d'une providence attentive à sauver le couple des jeunes gens, portés l'un vers l'autre par un désir que le texte exalte, mais que menace la coalition des vieillards. Il s'agit de substituer au faux miroir de la vieillesse argentée le miroir authentique des âges et des sentiments. Les deux « anciens », le vieux père et le vieux prétendant, avaient tenté une véritable captation à propos de laquelle plane d'ailleurs comme un soupçon d'inceste, surcharge négative pesant sur un désir pervers, comme l'a finement analysé Jean Dufournet, notre maître et ami, dans son édition bilingue. Le récit apparaît ainsi comme une fiction exaltant l'émancipation du désir, la conquête d'une légitimité imaginaire par le désir naturel, opposé à la contrainte intolérable imposée par l'ordre ancien.

- 12 Comment la notion de désir si décriée par le discours de l'institution s'est-elle imposée à la culture médiévale au point d'occuper la position prépondérante que l'on sait ? Outre le fait que, dans les milieux cléricaux, certains penseurs ont reconnu assez tôt l'importance de l'inclination réciproque à l'intérieur du mariage, on pourrait retenir trois facteurs principaux dans cette évolution : l'accès des langues vernaculaires au rang de langues littéraires, la promotion de l'amour considéré comme une valeur morale dans la littérature courtoise d'oc et d'oïl depuis au moins Guillaume de Poitiers, et l'association de la prouesse et de l'amour chez des êtres d'exception comme Tristan et Lancelot et d'une manière générale les héros de romans à travers lesquels s'exaltent les grands thèmes de l'amour en miroir, de l'amour unique, mais aussi de l'amour désespéré où la consonance *l'amor/la mort* commence en image pour finir en réalité.